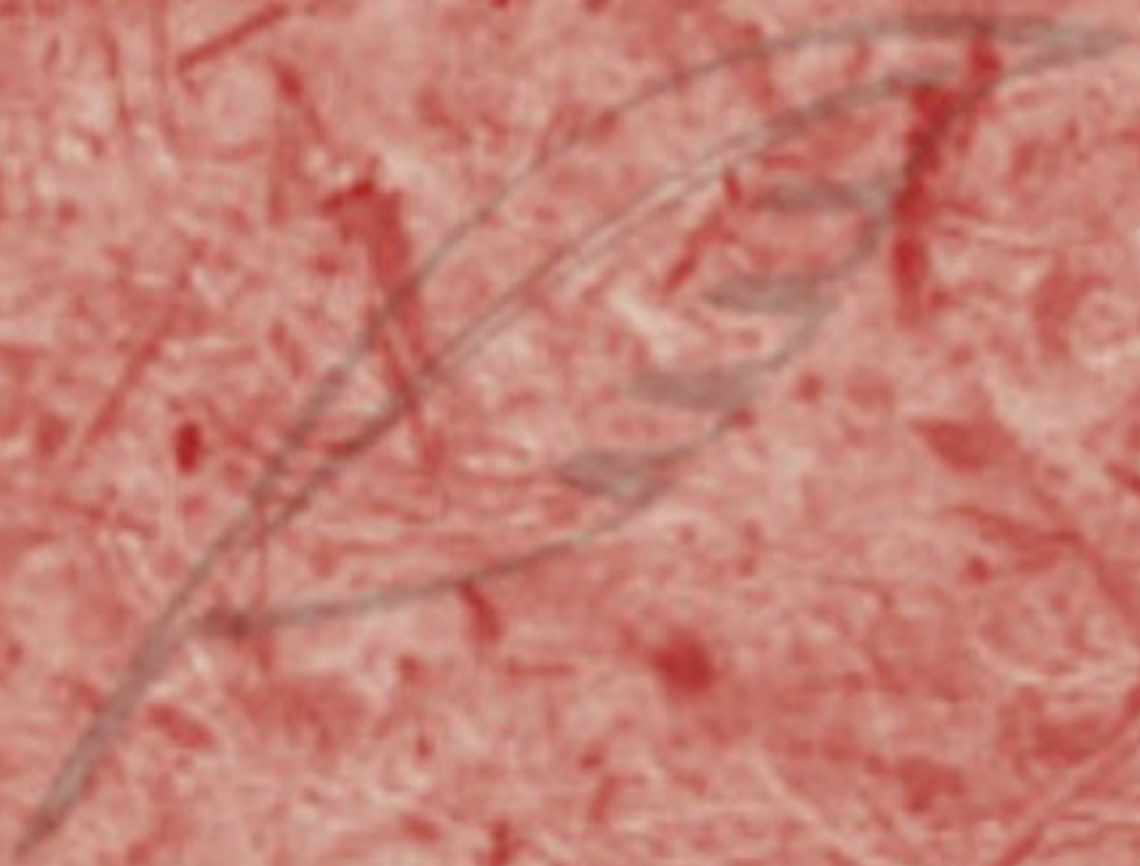


# AGAMEMNON



*Eschyle*

[www.plume-direct.fr](http://www.plume-direct.fr)

[www.plume-direct.fr](http://www.plume-direct.fr)

Date de publication : 18/05/2011

ISBN : **978-2-9534938-Th-10.001**

Tous droits réservés®

**Personnages :** UN GUETTEUR - CHŒUR DE VIEILLARDS D'ARGOS -  
CLYTEMNESTRE – LE HERAUT TALTHYBIOS – AGAMEMNON- CASSANDRE  
– EGISTHE

*Argos, devant le palais d'Agamemnon*

LE GUETTEUR : Je prie les dieux de mettre un terme à mes fatigues, à cette longue garde que je fais depuis un an. Couché ici sur le toit des Atrides, à l'écart, comme un chien, j'ai appris à connaître à fond l'assemblée des étoiles nocturnes et ces astres qui apportent aux mortels les frimas et la chaleur, princes lumineux dont l'éclat se distingue dans l'éther, dont je connais le lever et le coucher. Me voici encore aujourd'hui guettant le signal du flambeau, la lueur du feu qui doit apporter de Troie la nouvelle annonçant la prise de la ville. Tel est en effet l'ordre donné par une femme aux mâles desseins qui vit dans l'attente. Cependant, lorsque, vagabond nocturne, je m'étends sur une couche mouillée de rosée où les songes ne me rendent point visite –car la crainte, au lieu du sommeil, siège à mes côtés et m'empêche de fermer solidement mes paupières- et que je veux chanter ou fredonner, entonnant un chant pour combattre l'assoupissement, alors mes larmes coulent et je gémiss sur les malheurs de cette maison, qui n'est plus excellemment gérée comme elle l'était jadis. Mais puissé-je voir aujourd'hui l'heureuse fin de mes peines et le feu de la bonne nouvelle briller dans les ténèbres !

Ah ! salut, flambeau qui fais briller le jour au milieu de la nuit et qui vas susciter dans Argos une foule de chœurs pour remercier les dieux de cet événement.

Iou ! Iou ! Je pousse ce cri perçant pour avertir la femme d'Agamemnon qu'elle se lève en toute hâte de sa couche et qu'elle salue ce flambeau dans le palais par des clameurs d'allégresse, puisque la ville d'Ilion est prise, comme l'éclat de cette torche l'annonce. C'est moi-même qui vais ouvrir la danse ; car je porte à mon compte la bonne chance de mes

maîtres, puisque avec ce signal de nuit j'ai amené le triple six<sup>1</sup>. En tout cas, puissé-je, quand le maître de la maison sera de retour, prendre sa main chérie dans la mienne ! Sur le reste, je me tais ; un bœuf énorme pèse sur ma langue. La maison elle-même, si elle pouvait prendre une voix, parlerait très clairement. Pour moi, je consens à parler pour ceux qui savent, mais pour ceux qui ne savent pas, j'oublie tout.

LE CORYPHEE : Voici la dixième année que les grands adversaires de Priam, le roi Ménélas et Agamemnon, ce couple puissant des Atrides, honorés par Zeus d'un double trône et d'un double sceptre, ont emmené de ce pays une flotte argienne de mille vaisseaux armés pour leur querelle.

Dans leur colère, ils appelaient Arès à grands cris, pareils à des vautours qui, angoissés pour leurs petits, battent l'air de leurs ailes en tournoyant au-dessus de l'aire où ils ont perdu leur peine à veiller sur leur couvée.

Mais, au haut des airs, un dieu, Apollon, Pan ou Zeus hospitalier, entendant les cris aigus poussés par ces hôtes du ciel, envoie l'Erinys frapper les coupables du châtement qui suit le crime.

C'est ainsi qu'un dieu supérieur en puissance, Zeus hospitalier, envoie les fils d'Atrée contre Alexandre. Il veut que, pour une femme volage, Danaëns et Troyens également affrontent des luttes sans nombre, où les membres s'alourdissent, où les genoux fléchissent dans la poussière, où la lance vole en éclats dès le début du combat.

Quel que soit aujourd'hui le cours des événements, l'issue en sera fixée par le destin. Ni feu en dessous, ni libations en dessus, ni larmes n'adouciront les inflexibles colères des offrandes qui refusent de flamber<sup>2</sup>.

Pour nous, dont le corps vieilli ne peut payer sa dette, on nous a laissés

---

<sup>1</sup> Au jeu de dés, le triple six (ou trois fois six) était considéré comme le meilleur coup.

<sup>2</sup> On jugeait défavorable le fait que des offrandes ne flambent pas. Favorable était la flamme qui montait haute et droite vers le ciel.

alors en arrière de l'expédition et nous restons ici, appuyant sur un bâton notre force pareille à celle de l'enfance. Car la moelle qui croît à l'intérieur des jeunes poitrines est semblable à celle des vieillards et Arès n'y a point de place. De même, qu'est-ce qu'un vieillard dont le grand âge flétrit déjà le feuillage ? Il marche sur trois pieds et, sans avoir plus de force qu'un enfant, il erre comme un songe apparu en plein jour.

Mais toi, dille de Tyndare, reine Clytemnestre, qu'y a-t-il ? quelle nouvelle ? Qu'as-tu appris ? sur la foi de quel message ordonnes-tu partout des sacrifices ?

Tous les dieux protecteurs de la ville, dieux du ciel et des enfers, dieux des portes<sup>3</sup> et de la place publique, ont leurs autels embrasés d'offrandes. De tous côtés la flamme des offrandes tirées du fond du palais s'élève jusqu'au ciel, avivée par les encouragements d'une huile sainte dont la douceur ne trompe pas.

De tout cela dis-moi ce qu'il est possible et permis de dire et guéris-moi de l'inquiétude qui tantôt me trouble l'esprit et tantôt, devant les sacrifices dont tu fais jaillir la flamme, cède à l'espoir d'écarter l'insatiable souci qui me ronge le cœur de chagrin.

*LE CHŒUR : Je suis du moins en pouvoir de redire le présage de victoire qui signala le départ des hommes faits, car les dieux laissent encore à mon âge assez de force pour inspirer la persuasion par mes chants, et de rappeler comment les deux puissants rois des Achéens, qui commandaient d'un commun accord la jeunesse grecque, partirent, la lance au poing et le bras prêt à la vengeance, pour la terre de Teucros, guidés par un oiseau impétueux.*

*Aux rois des vaisseaux deux rois des oiseaux, l'un noir et l'autre à la queue blanche, apparurent près du palais, du côté de la main qui brandit la lance, en un point visible à tous les regards ; ils dévoraient une hase pleine avec sa portée, arrêtée à la fin de sa course.*

---

<sup>3</sup> Apollon

*Chante l'hymne lugubre, lugubre ; mais que l'issue soit heureuse !*

*En les voyant, le sage devin de l'armée reconnut dans ces belliqueux mangeurs de lièvres les deux Atrides unis de volonté, les chefs de l'expédition. Et il expliqua ainsi le prodige :*

*"Avec le temps ceux qui partent aujourd'hui prendront la ville de Priam, et tous les trésors entassés dans ses murs par un peuple opulent, le Destin les saccagera brutalement. Prenez garde seulement que la jalousie des dieux ne frappe auparavant et n'obscurcisse le terrible frein forgé pour Troie qu'est cette armée.*

*Car, émue de pitié, la chaste Artémis est indignée contre les chiens ailés de son père, qui ont immolé, avant sa délivrance, la hase infortunée avec les petits qu'elle portait : elle a horreur des festins des aigles.*

*Chante l'hymne lugubre, lugubre ; mais que l'issue soit heureuse !*

*La belle déesse, si favorable aux tendres petits des lions terribles et si bienveillante aux nourrissons de toutes les bêtes sauvages, m'invite à expliquer les signes donnés par ces oiseaux, signes heureux et fâcheux à la fois.*

*A moi, Péan guérisseur : "Je t'implore pour qu'Artémis n'envoie pas aux Grecs des vents contraires qui retiennent longtemps leurs vaisseaux dans le port et qu'elle n'exige pas un sacrifice extraordinaire, abominable et sans festin, qui suscitera entre parents des querelles qui ne respecteront pas un époux ; car il reste à la garde de la maison une intendante terrible qui se lèvera un jour, la Colère insidieuse, qui n'oublie pas qu'elle a une fille à venger". Telles furent les prédictions fatales, liées à de grands biens, que Calchas fit entendre à la maison royale, d'après les présages du départ. En accord avec eux, chante l'hymne lugubre, lugubre, mais que l'issue soit heureuse.*

*Zeus, quel qu'il soit, si ce nom lui agrée, c'est sous ce nom que je l'invoque. Tout bien pesé, je ne vois que Zeus qui puisse me soulager*

*vraiment du fardeau de mes vaines inquiétudes.*

*Celui qui fut grand jadis, débordant d'audace et prêt à tous les combats, ne passera même plus pour avoir existé. Celui qui s'éleva ensuite a trouvé son vainqueur et a disparu<sup>4</sup>. Mais l'homme qui proclamera du fond de son âme le triomphe de Zeus sera véritablement sage.*

*C'est lui qui a ouvert la voie de la sagesse aux mortels, en établissant la loi que la science serait le prix de la douleur. Lorsque le souvenir du mal tombe goutte à goutte sur leur cœur pendant le sommeil, la sagesse y pénètre même malgré eux, sous la contrainte bienfaisante des dieux assis sur leur banc auguste.*

*C'est alors que l'aîné des chefs de la flotte achéenne, toujours déférent à l'égard des devins, se soumit aux coups de la fortune. Le peuple achéen s'impatientait de cette immobilité où s'épuisaient les vivres des navires arrêtés en face de Chalcis au rivage houleux d'Aulis.*

*Les vents soufflaient du Strymon, apportant les retards funestes, la famine, les mouillages périlleux, la dispersion des hommes, n'épargnant ni les coques ni les cordages et, en prolongeant l'attente, épuisaient et déchiraient la fleur des Argiens.*

*Mais lorsque le devin, mettant Artémis en avant, indiqua aux chefs un remède plus pénible encore que la tempête amère, alors les Atrides, frappant le sol de leur sceptre, ne purent retenir leurs larmes.*

*Et l'aîné des rois s'écria : "Cruel est mon sort, si je désobéis ; cruel aussi, s'il me faut déchirer mon enfant, l'ornement de ma maison et souiller, près de l'autel, mes mains paternelles aux flots de sang de la vierge immolée. Des deux côtés, il n'y a que malheur. Comment désertier la flotte et trahir mes alliés ? Si le sacrifice de ma fille et son sang virginal*

---

<sup>4</sup> Il est ici allusion à Ouranos, chassé par Cronos, lequel fut ensuite chassé du trône par Zeus.

*doivent apaiser les vents, on peut sans crime le désirer ardemment, très ardemment. Puisse-t-il tourner à bien !"*

*Et, lorsqu'il eut passé sous le joug de la nécessité, les dispositions de son âme changèrent ; animé d'une pensée impie, criminelle, sacrilège, il prit dès lors une décision d'une audace inouïe. Car le funeste égarement de l'esprit, qui est à l'origine de nos maux, enhardit les mortels par ses honteux conseils. Il osa donc sacrifier sa fille pour soutenir la guerre entreprise pour une femme et ouvrir la route à la flotte.*

*Les chefs, dans leur ardeur belliqueuse, n'eurent aucun égard à ses prières, à ses appels à son père, à son âge virginal, et son père, après la prière aux dieux, fit signe à ses ministres du sacrifice de la saisir, comme une chèvre, de la soulever au-dessus de l'autel, enveloppée de ses voiles et s'attachant à la terre désespérément, et de bâillonner sa belle bouche pour arrêter ses imprécations contre sa famille, par la force et la violence muette d'un frein. Mais tandis que sa robe teinte de safran glisse sur le sol, elle éveille la pitié en frappant chacun des sacrificateurs d'un trait de ses yeux. Elle a l'air d'une image qui veut parler, elle qui souvent, dans les banquets somptueux de son père, chantait et entonnait de sa voix de vierge sans tache l'heureux péan de la troisième libation pour lui témoigner son amour.*

*Ce qui suivit, je ne l'ai pas vu, et je n'en parle pas. Mais l'art de Calchas n'est pas vain et la Justice accorde de comprendre à ceux qui ont souffert. On apprendra l'avenir quand il sera venu ; laissons-le courir en attendant ; ce serait vouloir gémir d'avance. Il deviendra clair à la lumière du jour où il paraîtra. Puissions-nous seulement voir ces oracles bien tourner, comme le désire celle qui s'approche et qui est le seul rempart de la terre d'Apis<sup>5</sup> !"*

---

<sup>5</sup> Le Péloponèse



*(Entrée de Clytemnestre)*

LE CORYPHEE : Je suis venu rendre hommage à ton pouvoir, Clytemnestre ; car il est juste d'honorer l'épouse du roi, quand l'époux a laissé le trône désert. Mais as-tu, toi, quelque heureuse nouvelle ? sinon, est-ce l'espoir d'une bonne nouvelle qui te fait faire ces sacrifices ? Je l'apprendrais volontiers, mais je ne t'en voudrais pas si tu gardes le silence.

CLYTEMNESTRE : Puisse l'aurore, avec sa bonne nouvelle, ressembler, comme le dit le proverbe, à la nuit dont elle est fille. A la nouvelle que tu vas entendre, ta joie va passer ton espérance : les Argiens ont pris la ville de Priam.

LE CHŒUR : Comment dis-tu ? Ta nouvelle m'échappe, tant j'ai peine à y croire.

CLYTEMNESTRE : Troie est au pouvoir des Argiens : ces mots sont-ils clairs ?

LE CHŒUR : La joie me pénètre et m'arrache des larmes.

CLYTEMNESTRE : Tes yeux font voir tes bons sentiments.

LE CHŒUR : Mais quoi ? Qu'est-ce qui te prouve que ces nouvelles sont sûres ?

CLYTEMNESTRE : J'en ai la preuve certaine, à moins qu'un dieu ne m'abuse.

LE CHŒUR : Ne te laisses-tu pas imposer par ton respect pour les songes ?

CLYTEMNESTRE : Non, je ne me fie pas aux visions d'un esprit endormi.

LE CHŒUR : Mais ne te repais-tu point d'une rumeur incertaine ?

CLYTEMNESTRE : C'est vraiment me prendre pour une enfant que de me railler ainsi.

LE CHŒUR : Mais quand est-ce que la ville a été saccagée ?

CLYTEMNESTRE : La nuit même qui a donné naissance à ce jour-ci.

LE CHŒUR : Et qui aurait apporté si vite la nouvelle ?

CLYTEMNESTRE : Héphaïstos, en lançant de l'Ida une brillante lumière. Puis, de fanal en fanal, le messenger de feu est parvenu jusqu'ici. L'Ida l'a envoyé au roc d'Hermès, à Lemnos ; puis, de l'île, la grande flamme a été reçue en troisième étape au mont Athos, consacré à Zeus. Alors, courant sur la croupe de la mer, le puissant flambeau voyageur, la torche aux rayons d'or, semblable à un soleil, a transmis joyeusement sa lumière à l'observatoire du Makistos<sup>6</sup>. Sans tarder et sans se laisser négligemment vaincre au sommeil, celui-ci remplit aussitôt son rôle de messenger et la lumière de son fanal s'en va au loin, vers les courants de l'Euripe, porter le signal aux guetteurs du Messapios<sup>7</sup>. Ceux-ci ont allumé à leur tour et transmis le message au loin, en mettant le feu à un monceau de bruyères sèches. La forte clarté bondit sans faiblir par-dessus la plaine de l'Asopôs<sup>8</sup>, pareille à la lune brillante, et va éveiller, à la croupe du Cithéron, un autre relais du feu voyageur. La garde n'a pas manqué d'envoyer une lumière qui porte loin, en allumant un feu plus grand qu'elle n'en avait l'ordre. Cette lumière s'élanche par-dessus le lac de Gorgôpis<sup>9</sup> et, parvenue à l'Egiplancte<sup>10</sup>, elle presse les veilleurs apostés là de ne point retarder le feu. Ils allument un brasier d'une grande violence et envoient une traînée de flamme assez longue pour franchir, en l'illuminant, le lointain promontoire qui a vue sur le détroit Saronique ; puis elle s'avance, puis elle arrive au mont Arachnè, au poste voisin d'Argos, et enfin on voit s'abattre sur le toit des Atrides cette lumière issue de l'Ida. Telles étaient les lois que j'avais prescrites à mes lampadéphores, qui se sont relayés les uns les autres pour les mettre à exécution, et la victoire appartient au premier comme au dernier coureur. Voilà, puisqu'il faut te le dire, l'indice

---

<sup>6</sup> Ce serait une montagne de l'Eubée

<sup>7</sup> En Béotie, près d'Anthédon

<sup>8</sup> Rivière de Béotie

<sup>9</sup> Lac de la région de Corinthe

<sup>10</sup> Montagne de la Mégaride

et le signal que mon époux a transmis de Troie.

LE CHŒUR : Tout à l'heure, femme, je rendrai grâce aux dieux ; mais je voudrais t'entendre encore m'émerveiller sans cesse de tes discours.

CLYTEMNESTRE : Troie est aujourd'hui au pouvoir des Achéens. Je m'imagine que des bruits bien distincts retentissent dans la ville. Verse du vinaigre et de l'huile dans le même vase, tu pourras dire qu'ils se séparent comme deux ennemis. On peut distinguer de même les voix des vaincus et des vainqueurs, séparés par leur fortune diverse. Les uns se jetant sur les cadavres de leurs maris ou de leurs frères, les enfants sur ceux de leurs vieux pères déplorent d'une gorge qui n'est plus libre le destin de ce qu'ils ont de plus cher. Les autres, fatigués de courir la nuit en combattant et pressés par la faim, se disposent à déjeuner de ce qu'ils trouvent dans la ville. Ils ne se rangent point suivant un signe de ralliement ; mais, suivant le lieu où le hasard les a placés, ils s'installent déjà dans les maisons de la ville prise, enfin délivrés des gelées et des rosées du bivouac. Avec quelle satisfaction ils vont dormir toute la nuit sans avoir à se garder ! Qu'ils respectent pieusement les dieux de la ville et les sanctuaires du pays conquis, ils n'auront pas à craindre après leur victoire un retour de fortune. Mais que l'armée, vaincue par l'amour du gain, ne cède pas maintenant au désir de piller ce qu'elle doit respecter ; car ils ont encore, pour revenir sains et saufs dans leurs foyers, à fournir la seconde moitié de la carrière. Et même si l'armée s'en retourne sans avoir offensé les dieux, le mal fait aux morts peut encore s'éveiller, si elle échappe à des maux immédiats. Voilà ce que je puis te dire, moi, qui ne suis qu'une femme. Puissent mes vœux se réaliser immuablement ! Je serais ainsi assurée de jouir de beaucoup de biens.

LE CHŒUR : Tu parles sensément, femme, comme un homme sage. Et maintenant que j'ai entendu tes sûrs indices, me voilà prêt à glorifier les dieux ; car c'est une faveur digne de nos peines qui nous a été accordée.

Ô Zeus roi, ô nuit amie qui nous a procuré tant de gloire, tu as lancé sur

les tours de Troie un filet inextricable : nul, ni homme fait, ni enfant, n'a pu s'en échapper ; ils sont restés dans le grand réseau de l'esclavage et du malheur qui les a tous perdus.

Oui, je vénère Zeus, le puissant dieu de l'hospitalité : c'est lui qui a fait cela. S'il a gardé si longtemps son arc tendu contre Alexandre, c'était pour ne pas lancer inutilement son trait avant le moment propice, ni par-delà les astres.

*On peut dire que c'est un coup de Zeus et il est aisé de remonter à son origine : ils ont le sort que Zeus leur a fait. On a prétendu que les dieux ne daignent pas se préoccuper des mortels qui foulent aux pieds le respect des choses sacrées. C'est une impiété. On voit en effet la ruine, fille des audaces interdites, frapper ceux qui respirent un orgueil démesuré, quand leur maison regorge d'une opulence excessive. Il n'y a rien de meilleur que la mesure. Ayons des biens qui ne puissent nous nuire, et juste assez pour suffire à un homme qui a obtenu la sagesse en partage. Il n'est point de rempart pour l'homme qui, dans l'enivrement de sa richesse, a foulé aux pieds l'auguste autel de la Justice : il périra.*

*Il cède à la violence de la funeste Persuasion, odieuse fille de l'Egarement, qui lui souffle ses conseils. Dès lors, tout remède est vain, et le dommage, impossible à cacher, apparaît avec une clarté effrayante. Il apparaît comme une mauvaise pièce de monnaie noircie par l'usure et les frottements, et il est puni pour avoir, comme un enfant, poursuivi l'oiseau qui vole et inflige à sa ville une intolérable disgrâce. Aucun dieu n'écoute ses prières et l'homme qui se livre à ces crimes est anéanti. C'est ainsi que Pâris, reçu dans la maison des Atrides, souilla la table de son hôte en enlevant sa femme.*

*Laissant à son pays les levées tumultueuses de boucliers et de lances et les armements de vaisseaux, portant pour dot à Ilium la mort, légère, elle*

*s'est échappée par les portes, osant ce qu'on n'osa jamais. Les devins du palais s'écriaient avec force gémissements : "Hélas ! hélas ! palais, palais et princes ! Hélas ! épouse qui a suivi les pas d'un amant ! On peut voir le mari méprisé, mais gardant un silence digne, assis plongé dans sa douleur. Dévoré du regret de celle qui est au-delà des mers, on dirait un fantôme qui règne dans le palais.*

*La grâce des belles statues est odieuse à l'époux : Aphrodite s'est enfuie loin de leurs yeux vides.*

*Il voit en rêve des apparitions douloureuses qui lui apportent une joie vaine ; car ce n'est que joie vaine, quand on croit voir le bonheur et que la vision, glissant aussitôt entre vos mains, s'envole sur les ailes du sommeil. Tels sont les chagrins du foyer domestique, tels et plus cruels encore. Mais, dans toute la Grèce aussi, ceux qui en sont partis avec les Atrides ont laissé chacun dans sa maison un deuil qui oppresse l'âme et mille soucis assaillent les cœurs. On sait quels sont ceux qui sont partis ; mais, au lieu d'hommes, ce sont des urnes et de la cendre qui reviennent dans chaque maison.*

*Arès, changeur qui rend des morts pour des vivants et qui tient sa balance dans les batailles, renvoie d'Ilion aux parents la poussière des bûchers, qui leur arrache des larmes amères, et il rend, au lieu d'hommes, des cendres dont il a rempli des urnes faciles à manier.*

*On gémit en faisant l'éloge des guerriers : celui-ci était habile au combat, celui-là est tombé glorieusement dans la mêlée sanglante pour une femme qui ne lui était rien. Ceci, on le murmure tout bas ; mais, avec les regrets, la haine chemine sourdement contre les trop vindicatifs Atrides. D'autres, gardant leur corps intact, ont leur tombe là-bas autour des remparts d'Ilion ; c'est une terre ennemie qui les retient cachés.*

*C'est une chose redoutable que les propos du peuple animé par le*

*ressentiment, et l'on paye toujours sa dette à la malédiction populaire. Je reste angoissé par la peur d'apprendre quelque trame ténébreuse ; car ceux qui prodiguent le sang n'échappent point aux regards des dieux. Un jour vient, au cours des vicissitudes qui consomment notre vie, où les noires Erinyes détruisent l'homme heureux qui a méconnu la justice, et il n'y a point de recours pour celui qu'elles ont fait disparaître. Une renommée trop haute expose à bien des périls ; car c'est sur les têtes que tombe la foudre de Zeus.*

*Ce que je veux, c'est un bonheur qui n'excite pas l'envie. Puissé-je n'être ni un destructeur de villes ni un captif qui voie sa vie asservie aux caprices d'un vainqueur !*

*Le bruit de l'heureuse nouvelle apportée par le feu se répand rapidement à travers la ville ; mais qui sait si elle est vraie ou n'est qu'un mensonge des dieux ?*

*Est-il un homme assez enfant ou assez extravagant pour s'enflammer à des nouvelles transmises par le feu et tomber ensuite dans le découragement quand les nouvelles auront changé ? C'est bien le fait d'une femme qui commande de se féliciter d'un bonheur avant qu'il apparaisse. La femme trop crédule en ses désirs se repaît vite de chimères ; mais les nouvelles qu'elle proclame périssent aussi vite.*

LE CORYPHEE : Nous allons savoir tout à l'heure si les signaux lumineux lancés par ces fanaux et cette succession de feux ont dit la vérité, ou si cette lumière charmante est venue comme un songe abuser nos esprits. Je vois venir ici du rivage un héraut ombragé de rameaux d'olivier. J'en ai pour garant la sœur jumelle de la boue, la poussière altérée : ce n'est plus par un langage muet ni par la fumée d'un feu allumé avec le bois des montagnes que je vais apprendre la nouvelle ; mais nous allons savoir de sa bouche si nous devons nous réjouir encore davantage, ou si au contraire... Ah ! repoussons cette idée. Que les succès déjà connus soient

couronnés d'autres succès. Si quelqu'un fait d'autres vœux pour cette ville, qu'il recueille lui-même le fruit de ses criminelles pensées.

LE HERAUT : Ô sol du pays d'Argos, ô ma patrie, je te revois en ce jour après dix ans d'absence. Après tant d'espairs brisés, j'en réalise un que je n'avais jamais osé espérer, celui d'être enseveli en mourant dans cette terre argienne tant désirée. Salut donc, ô mon pays, salut, lumière du soleil, et toi, Zeus, souverain de cette contrée, et toi, roi de Pythô, qui ne lances plus contre nous les flèches de son arc. Tu as été pour nous assez malveillant au bord du Scamandre : aujourd'hui sois, en revanche, notre sauveur et notre médecin, sire Apollon. Et vous, dieux de nos places publiques, je vous invoque tous, et toi aussi Hermès, mon patron, héraut chéri et vénéré des hérauts, et vous, demi-dieux qui avez favorisé notre départ, accueillez encore avec bienveillance ce que la lance a épargné de notre armée. Ô palais de mes rois, chères demeures, et vous, sièges augustes, dieux éclairés des rayons de l'Orient, si jamais vous fûtes favorables à notre roi, montrez-lui ces yeux radieux et recevez-le, comme il convient, après sa longue absence. Il vient vous apporter la lumière dans la nuit, à vous et à tous ceux-ci, le roi Agamemnon. Réservez-lui donc un bon accueil, comme il le mérite, pour avoir, avec le hoyau de Zeus, sapé la ville de Troie, dévasté son sol, détruit les autels et les temples de ses dieux et anéanti la race entière du pays. Tel est le joug imposé à Troie par l'aîné des Atrides, le roi qui revient heureusement parmi vous et qui mérite qu'on l'honore entre tous les mortels existants. Pâris, non plus que la ville punie avec lui, ne peut se vanter que la peine soit au-dessous du crime. Convaincu de rapt et de vol, il n'a pu garder son butin, et la maison de ses pères et le pays tout entier ont été moissonnés par la faux du vainqueur. Les Priamides ont payé jusqu'au double le prix de leurs fautes.

LE CORYPHEE : Sois béni, héraut de l'armée des Achéens.

LE HERAUT : Béni, je le suis. Aussi les dieux peuvent me faire mourir ; je n'y contredirai pas.

LE CORYPHEE : Le regret de notre pays tourmentait ton cœur.

LE HERAUT : Oui, au point que la joie remplit mes yeux de larmes.

LE CORYPHEE : Vous éprouviez donc le doux mal dont nous sommes atteints.

LE HERAUT : Comment dis-tu ? Explique-toi, pour que je comprenne tes paroles.

LE CORYPHEE : Vous étiez attristés du regret de qui vous regrettait.

LE HERAUT : Tu veux dire que ce pays regrettait l'armée qui de son côté le regrettait.

LE CORYPHEE : Oui, au point que mon cœur assombri ne cessait de gémir.

LE HERAUT : D'où venait cet amer chagrin qui pesait sur vos cœurs ?

LE CORYPHEE : Depuis longtemps le silence est le seul remède de mon mal.

LE HERAUT : Comment ? Tu craignais quelqu'un, en l'absence de tes rois ?

LE CORYPHEE : Oui, à tel point que, comme toi, je tiendrais la mort pour une grande faveur.

LE HERAUT : C'est que pour moi tout est bien terminé. Mais quand les choses durent longtemps, on peut dire qu'elles tournent tantôt bien, tantôt mal. Qui, en effet, hormis les dieux, est à l'abri du mal pendant toute son existence ? Vous dirai-je nos fatigues, nos pénibles nuits en plein air, les passavants étroits où nous couchions sur la dure ? Quelle heure du jour ne nous a pas entendus gémir et nous plaindre ? Et sur terre, c'étaient des souffrances pires encore ; nous couchions sous les murs de l'ennemi et, du ciel et de la terre, la rosée des prés dégouttait sur nous, endommageant sans cesse nos vêtements et hérissant nos chevelures. Et si l'on vous dépeignait l'hiver, tueur d'oiseaux, que la neige de l'Ida rendait intolérable, ou l'été brûlant quand, à l'heure de midi, la mer calme et sans vagues tombe et dort dans sa couche ! Mais à quoi bon



s'en affliger ! La peine est passée, bien passée : les morts ne songent pas à se relever. A quoi bon compter les morts et faire souffrir les vivants des colères de la Fortune ? Je ne veux plus du tout songer au malheur. Pour nous, les survivants de l'armée argienne, c'est le profit qui l'emporte et la peine ne la balance pas. Aussi nous pouvons nous rendre à cet hommage à la face de ce soleil qui survole la terre et la mer : "Après avoir enfin pris Troie, l'armée des Argiens a cloué dans les temples de la Grèce ces dépouilles consacrées aux dieux, antique trophée de gloire." Il faut qu'en entendant un tel exploit on célèbre la ville et ses capitaines. On honorera du même coup Zeus, dont la faveur a décidé le succès. J'ai tout dit.

LE CHŒUR : Ton rapport a vaincu mes inquiétudes, je l'avoue ; car les vieillards sont toujours assez jeunes pour s'instruire. Mais c'est surtout le palais et Clytemnestre qu'intéressent ces nouvelles. Je me borne à une part de ce bonheur.

CLYTEMNESTRE : J'ai poussé des cris de joie, il y a déjà longtemps, lorsque le premier le messager de feu nous annonça dans la nuit la prise et la destruction d'Ilion. Certains me dirent alors d'un air de reproche : "Tu crois donc sur la foi de signaux de feu que Troie est à présent détruite ? C'est bien le fait d'une femme de s'exalter de la sorte." A les entendre, j'extravaguais évidemment. Je n'en fis pas moins des sacrifices, tandis que, suivant la coutume des femmes, des cris d'allégresse retentissaient de tous les côtés de la ville, dans les temples des dieux, où l'on réglait la flamme odorante qui dévorait les victimes. Et maintenant je n'ai pas besoin que tu m'en dises davantage : j'apprendrai tout du roi lui-même. J'ai hâte de recevoir de mon mieux mon époux vénéré qui revient dans sa maison. Peut-il y avoir pour une femme une lumière plus douce à voir que celle du jour où elle ouvre les portes à son mari qu'un dieu a sauvé de la guerre ? Va dire à mon époux qu'il vienne le plus vite possible combler les vœux de sa cité, qu'il trouvera en arrivant dans sa maison une femme fidèle, telle qu'il l'a laissée, qui a été pour lui une excellente chienne de garde, ennemie des malveillants, irréprochable de même en

tout, et qui n'a point rompu, malgré sa longue absence, le sceau de ses trésors. Je connais aussi peu le plaisir de l'adultère et la honte d'une mauvaise réputation que l'art de teindre le bronze. Un tel éloge, en tout conforme à la vérité, ne messied pas dans la bouche d'une noble femme.

LE CORYPHEE : le discours qu'elle t'a fait, si tu la comprends bien, est un discours spécieux pour un interprète clairvoyant. Mais dis-moi, héraut : Et Ménélas ? Je voudrais savoir s'il est sain et sauf et s'il est de retour avec vous, ce roi bien-aimé de notre pays.

LE HERAUT : Il m'est impossible de conter à des amis de beaux mensonges dont ils puissent longtemps cueillir le fruit.

LE CORYPHEE : Puisses-tu donc nous donner des nouvelles qui soient à la fois heureuses et véridiques ! Si cet accord manque, leur fausseté est vite décelée.

LE HERAUT : Ce héros a disparu de l'armée argienne, lui et son vaisseau : voilà la vérité.

LE CORYPHEE : L'a-t-on vu partir d'Ilion, ou la même tempête qui vous a frappés l'a-t-elle séparé de la flotte ?

LE HERAUT : Tu as, comme un habile archer, touché le but ; tu as exprimé en deux mots un grand malheur.

LE CORYPHEE : Est-il vivant ou mort ? Qu'en disait-on parmi ses compagnons de la flotte ?

LE HERAUT : Personne n'en peut donner de renseignements précis, hormis le Soleil, nourricier de la terre.

LE CORYPHEE : Comment la flotte a-t-elle été surprise par cette tempête, soulevée par la colère des dieux, et comme a-t-elle pris fin ? dis-le moi.

LE HERAUT : Il ne convient guère de profaner un jour commencé sous des augures si favorables par un funeste récit : à chaque dieu son hommage. Quand un messager, la tristesse au front, apporte à une ville l'effroyable nouvelle que son armée a succombé, blessure qui frappe tout le peuple, et qu'une foule de guerriers a été arrachée d'une foule de maisons par le double fouet cher à Arès, fléau à deux lances, couple sanglant, c'est à ce

moment qu'accablé des douleurs qu'il apporte, il doit entonner ce péan des Erinyes. Mais moi, qui viens, heureux messenger du salut, dans une ville toute à la joie de son bonheur, comment pourrai-je mêler les disgrâces au succès, en décrivant une tempête que la colère des dieux a déchaînée contre les Achéens ?

Sachez en effet que deux ennemis jadis irréconciliables, le feu et la mer, se sont conjurés et ont fait voir qu'ils étaient alliés en détruisant la malheureuse armée des Achéens. Il faisait nuit lorsque les vagues se soulevèrent pour notre malheur. Les vaisseaux ballottés par les vents de Thrace se brisent les uns contre les autres et sous les chocs violents de la tempête tourbillonnante et d'un bruyant orage de grêle, pâtre de malheur, sui les fouettait, ils tournoyaient, puis disparaissaient. Quand la brillante lumière du soleil reparut, nous vîmes la mer Egée émaillée de cadavres de guerriers argiens et de débris de vaisseaux. Quant à nous, nous avons encore notre navire avec sa coque intacte. Sans doute un dieu, non un homme, nous avait dérobés à la tempête ou obtenu notre salut, en prenant en main le gouvernail. La Fortune, qui voulait notre salut, y avait pris place ; c'est ainsi que notre carène ne fut point avariée sur ses ancrs par la houle et ne s'échoua point contre un écueil rocheux. Puis, échappés à la mort dans les flots, et nous défiant encore de la Fortune, malgré l'éclat du jour, nous repaissions nos esprits d'une douleur nouvelle, la perte de l'armée si misérablement anéantie. Et maintenant, s'il en reste encore des survivants, ils parlent de nous comme de morts, n'est-ce pas ? Et nous croyons, nous, qu'ils ont le même destin. Puissent les choses tourner au mieux ! Alors tu peux t'attendre que Ménélas surtout revienne le premier. En tout cas, si un rayon de soleil sait qu'il est toujours vert et vivant par les soins de Zeus, qui ne veut pas encore anéantir sa race, on peut espérer encore qu'il revienne à la maison. Persuade-toi bien qu'en entendant mon récit tu as entendu la vérité.

LE CHŒUR : *Qui donc, si ce n'est quelque être invisible qui, pressentant la*

*destinée, a dirigé justement notre langue, a donné ce nom si vrai à cette Hélène si disputée, que son époux réclame la lance à la main ? Elle a, comme le portait son nom, perdu les vaisseaux, perdu les hommes, perdu les villes, en s'échappant des molles tentures du lit nuptial pour s'enfuir par mer au souffle puissant du zéphyr. Alors des milliers de chasseurs, armés du bouclier, ont suivi la piste du vaisseau disparu pour aborder aux rives verdoyantes du Simoïs et soutenir une querelle sanglante.*

*Une colère inflexible en ses desseins a doté Ilion d'une alliance dont le juste nom est deuil. Elle a dans la suite vengé le mépris de la table hospitalière et de Zeus protecteur de l'hospitalité sur ceux qui chantèrent à pleine voix le chant d'hyménée entonné alors par ses beaux-frères. La vieille ville de Priam l'a désappris pour en apprendre un autre, un hymne de larmes et de profonds gémissements, où elle appelle Pâris l'homme au lit funeste et déplore la vie de ses citoyens misérablement baignés dans leur sang.*

*C'est ainsi qu'un homme a, dans sa maison, nourri à sec un lionceau arraché aux mamelles qu'il aimait. Dans les premiers temps de sa vie, l'animal, apprivoisé, caresse les enfants et amuse les vieillards. Porté souvent dans les bras comme un enfant nouveau-né, il répond à la main qui le flatte par un air joyeux et des caresses arrachées par la faim.*

*Mais avec le temps il révèle l'instinct qu'il tient de ses parents. En retour des soins qu'ont pris ses nourriciers, il égorge impitoyablement des brebis et s'offre un festin auquel il n'a pas été invité. La maison est inondée de sang, incurable chagrin, carnage désastreux pour ses habitants. C'est un prêtre d'Atè que, par la volonté d'un dieu, on a élevé dans la maison.*

*Telle, si je puis dire, Hélène entra dans la ville d'Ilion, âme sereine comme la mer que ne trouble aucun vent, doux joyau d'une maison opulente,*

*tendre trait qui blesse les yeux, fleur d'amour qui consume le cœur. Mais elle a bientôt changé et donné à ses noces un amer dénouement : c'est une hôtesse funeste, une funeste compagne qui a fait irruption dans la maison des Priamides ; c'est une Erinyes dotée de larmes que Zeus, vengeur de l'hospitalité, y a conduite.*

*Il est un vieux dicton qui court depuis longtemps parmi les mortels, c'est que le bonheur humain parvenu à son comble devient fécond et ne meurt pas sans enfants : sa bonne fortune est pour sa race le germe d'une misère insatiable. Je ne suis pas ici de l'avis des autres ; pour moi, c'est l'acte impie qui par la suite en engendre plusieurs autres, semblables à leur père : la maison du juste est sûre d'avoir toujours de beaux enfants.*

*Mais, d'ordinaire, la violence ancienne fait naître chez les méchants une violence nouvelle, tôt ou tard, au jour marqué pour une naissance nouvelle, et en même temps une divinité indomptable, invincible, impie, la noire Arès, audacieuse ennemie des maisons, fille qui a tous les traits de sa mère.*

*Mais la Justice brille dans les maisons enfumées et honore la vie pure ; elle détoure les yeux des palais constellés d'or où commandent des mains sales, et les reporte sur l'innocence, sans égard pour la puissance de mauvais aloi que l'on vante dans la richesse, et c'est elle qui mène tout à son terme.*

*(Agamemnon apparaît sur un char – Cassandra paraît sur un autre char)*

LE CORYPHEE : Voyons, roi, fils d'Atrée, destructeur de Troie, comment te saluerai-je ? Comment te rendre hommage sans dépasser la mesure et sans manquer au respect qui t'est dû ? Bien des gens, plus soucieux de paraître que d'être, manquent ainsi à la justice.

Chacun est prêt à gémir de l'infortune d'autrui, mais la morsure du chagrin ne va pas jusqu'à l'âme. On affecte de partager la joie des autres et l'on contraint son visage à sourire malgré lui.

Mais l'homme clairvoyant qui connaît son troupeau ne se laisse pas prendre à la mine d'un homme qui affecte de bons sentiments et qui le caresse d'une amitié frelatée.

Pour moi, je ne te cacherais pas : lorsque jadis tu levas une armée pour Hélène, je te classai parmi les hommes dépourvus de tout discernement et incapables de gouverner leur esprit, parce que tu allais faire périr des hommes pour ramener en Grèce une femme effrontée, qui l'avait fuie volontairement.

Mais aujourd'hui ce n'est pas du bout des lèvres ni sans affection, mais avec chaleur, que je félicite ceux qui ont bien accompli leur tâche. Le temps t'apprendra, si tu t'en informes, quels sont, parmi les citoyens restés à la maison, ceux qui ont gardé la justice et ceux qui l'ont violée.

AGAMEMNON : Il est juste que je salue d'abord Argos et les dieux du pays, qui ont aidé à mon retour et à la vengeance que j'ai tirée de la ville de Priam. Car les dieux, sans écouter plaider la cause, se sont trouvés d'accord pour mettre dans l'urne sanglante un suffrage de mort contre Troie et ses guerriers ; quant à l'urne d'acquiescement, l'espoir seul s'en approchait, mais la main ne la remplissait point. Maintenant la fumée marque encore la place où fut la ville conquise. La tempête de malheur vit encore et, de la cendre qui meurt avec la ville, montent des vapeurs chargées de ses richesses. Voilà de quoi nous devons rendre aux dieux de

fidèles actions de grâces, puisque nous avons puni le rapt si rigoureusement et que, pour une femme, la ville a été réduite en poussière par le monstre d'Argos, ce peuple au bouclier agile, enfanté par un cheval, qui, s'élançant au coucher des Pléiades<sup>11</sup>, a bondi par-dessus le rempart et, comme un lion avide de chair crue, a léché jusqu'à satiété le sang royal. Je devais aux dieux ce long hommage par lequel j'ai préludé. Quant à toi, je n'ai pas oublié les sentiments que tu as exprimés ; je les partage et suis prêt à les défendre : peu d'hommes sont naturellement portés à admirer sans envie un ami heureux. Quand le venin de la malveillance s'insinue dans un cœur, il double le fardeau de celui qui nourrit ce mauvais sentiment : il sent le poids de ses propres malheurs et la vue du bonheur d'autrui le fait gémir. Je parle en connaissance de cause, car je connais bien le miroir de l'amitié : l'image d'une ombre, telle fut celle des gens qui semblaient m'être dévoués. Seul Ulysse, qui s'était embarqué à contrecœur, une fois attelé au joug, a toujours été pour moi un bon cheval de volée. Qu'il soit mort ou vivant, je lui dois ce témoignage. Pour tout ce qui regarde l'Etat et les dieux, nous instituerons des débats publics et nous prendrons des décisions dans l'assemblée générale : ce qui est bien, nous verrons à le maintenir et à le faire durer. Mais là où il faudra des remèdes salutaires, nous essayerons soit en brûlant, soit en coupant, dans un esprit de bienveillance, de détourner le mal. Et maintenant que je suis revenu dans mon palais, à mon foyer, je saluerai d'abord les dieux qui, après m'avoir accompagné au loin, m'ont ramené ici. Et puisse la victoire, qui a suivi nos armes, me rester à jamais fidèle !

CLYTEMNESTRE : Citoyens, vous qu'on révère entre tous à Argos, je ne rougirai pas d'exprimer devant vous mes sentiments d'amour pour mon époux. Avec le temps on perd le respect humain. Ce que je vais dire n'est point une histoire apprise, mais ma propre vie, qui fut malheureuse tout le

---

<sup>11</sup> Au milieu de la nuit

temps que cet homme fut sous les murs d'Ilion. Tout d'abord, c'est pour une femme un terrible malheur de rester sans époux, seule dans sa maison, écoutant les rumeurs haineuses qui courent sur elle ; ensuite, de voir venir un messager qui apporte une mauvaise nouvelle, puis un autre qui en annonce une plus mauvaise encore, et tous criant du malheur pour la maison. Si cet homme avait reçu autant de blessures que la renommée en colportait ici, il aurait plus de cicatrices qu'un filet n'a de mailles et, s'il était mort autant de fois que le bruit s'en répandait, il pourrait se vanter, nouveau Géryon aux trois corps, d'avoir revêtu un triple manteau de terre [j'entends triple en ce monde et non aux enfers], un chaque fois qu'il mourait sous une de ses formes.

Ces rumeurs exaspérantes m'ont fait plus d'une fois suspendre mon cou à un lacet, dont on m'a détaché malgré moi. C'est pour cela que ton fils, Oreste, gage de notre foi mutuelle, n'est pas ici, comme il devrait y être. Ne t'en étonne pas : il est élevé chez un hôte dévoué, Strophios de Phocide, qui me faisait craindre une double calamité, les hasards que tu courais sous Ilion et la révolte populaire capable de renverser le conseil, car c'est un penchant inné chez les mortels de piétiner celui qui est tombé. Voilà mon excuse ; elle est franche. Pour moi, les sources jaillissantes de mes larmes sont taries ; il n'en reste pas une goutte. Mes yeux se sont gâtés à veiller longuement et à pleurer sur toi dans l'attente toujours vaine des signaux enflammés. Et lorsque dans mes songes les fines morsures des cousins bourdonnants m'éveillaient, je voyais plus de maux que je n'en avais vu dans la durée de mon sommeil. Aujourd'hui, après tant de peines, je peux dire d'un cœur joyeux que cet homme est le chien de l'étable, le câble sauveur du vaisseau, la colonne solide de la haute toiture, le fils unique d'un père, et aussi la terre qui apparaît aux matelots désespérés, le jour resplendissant à voir au sortir de la tempête, la source qui coule pour le voyageur altéré. Quel réconfort d'avoir échappé à tous ces périls inévitables ! Aussi j'ai bien le droit de l'appeler de ces noms. Et que l'envie se taise ; car nous avons jusqu'ici enduré assez de



misères. Et maintenant, tête chérie, descends de cette voiture, sans poser à terre, ô roi, ce pied qui a renversé Ilion. Que tardez-vous servantes ? Ne vous ai-je pas enjoint de joncher de tapis le sol qu'il doit fouler ? Que la pourpre s'étale tout de suite sous ses pas, afin que la Justice le mène dans une demeure inespérée. Pour le reste, une pensée qui ne se laisse pas vaincre au sommeil le règlera justement avec l'aide des dieux selon les décrets du destin.

AGAMEMNON : Fille de Léda, gardienne de ma maison, tu as mesuré tes paroles sur la longueur de mon absence : tu t'es longuement étendue. La louange n'est à sa place que si l'hommage en vient des autres. Et puis, ne me reçois pas, comme une femme, avec tant de luxe, ni comme un barbare, en te prosternant et poussant des cris vers moi, et n'excite pas l'envie contre moi en étalant des tapis sous mes pas. Ce sont les dieux qu'il faut honorer par de tels hommages. Mais marcher, moi simple mortel, sur ces merveilles brodées, je ne puis le faire sans crainte. Je veux qu'on m'honore comme un homme, non comme un dieu. Ma renommée n'a pas besoin d'essuie-pieds et de broderies pour être proclamée, et la prudence est le plus grand présent des dieux. On ne doit être estimé heureux que lorsqu'on a fini sa vie dans une douce prospérité. Il faudrait qu'un tel bonheur me fût entièrement assuré pour me donner pleine confiance.

CLYTEMNESTRE : Réponds donc à ma question sans déguiser ta pensée.

AGAMEMNON : Je ne la déguiserai pas, sois-en sûre.

CLYTEMNESTRE : En cas de danger, aurais-tu fait un tel vœu aux dieux ?

AGAMEMNON / Oui, si quelqu'un d'entendu dans cette matière m'y eût engagé.

CLYTEMNESTRE : Que crois-tu que Priam aurait fait, s'il avait été vainqueur comme toi ?

AGAMEMNON : Je crois qu'il aurait certainement marché sur des tapis brodés.

CLYTEMNESTRE : Ne crains donc pas le blâme des mortels.

AGAMEMNON : Pourtant la voix du peuple est bien puissante.

CLYTEMNESTRE : Qui n'a pas envié n'est pas digne de l'être.

AGAMEMNON : Il ne sied pas à la femme de désirer le combat.

CLYTEMNESTRE : Mais il sied aux heureux mêmes de se laisser vaincre.

AGAMEMNON : Est-ce que, toi aussi, tu tiens à vaincre dans ce débat ?

CLYTEMNESTRE : Ecoute-moi ; laisse-moi de ton plein gré cette victoire.

AGAMEMNON : Eh bien, puisque tu le désires, qu'on me délie promptement mes brodequins, serviteurs des pieds en marche, et qu'au moment où je mettrai le pied sur ces tapis de pourpre aucun des dieux ne jette de loin sur moi un regard jaloux. Ce serait une grande honte de ruiner ma maison en gâtant sous mes pieds ces riches ornements, ces tissus achetés à prix d'or.

Mais en voilà assez là-dessus. Accueille avec bonté cette étrangère. Les dieux, du haut du ciel, regardent favorablement celui qui commande avec douceur. Personne ne se soumet volontiers au joug de l'esclavage, et celle-ci est une fleur choisie dans l'amas du butin et dont l'armée m'a fait don. Mais puisque je me suis soumis à ta demande, je vais rentrer dans ma demeure en foulant la pourpre sous mes pieds.

(Agamemnon entre dans le palais).

CLYTEMNESTRE : Il y a la mer, et qui pourrait l'épuiser ? la mer, qui nourrit et renouvelle sans cesse la précieuse liqueur qui teint en pourpre des étoffes sans nombre. Le palais, grâce aux dieux, prince, est à même de s'en procurer, et notre demeure ne connaît pas la pauvreté. Combien d'étoffes j'aurais souhaité voir fouler aux pieds si, dans les temples fatidiques, on m'eût avertie de les sacrifier pour obtenir le retour de cette chère âme ! Tant que la racine existe, le feuillage revient étendre son ombre sur la maison pour la protéger de la canicule. De même, ton retour au foyer domestique est à nos yeux la chaleur qui revient au milieu de l'hiver et, quand Zeus fait du vin de la grappe acide, dès lors la fraîcheur revient dans la maison avec l'homme achevé qui revoit ses foyers. Zeus,

Zeus par qui tout s'achève, achève mes souhaits et songe à ce que tu dois achever.

(Clytemnestre entre dans le palais)

LE CHŒUR : *D'où vient cette appréhension qui se lève devant mon cœur plein de pressentiments et voltige obstinément autour de lui ? D'où vient que, sans ordre ni salaire, mon chant présage l'avenir ? Pourquoi, après avoir craché comme on fait pour les songes obscurs, la confiance persuasive n'est-elle pas assise sur le trône de mon esprit ? Il y a déjà longtemps que le jet des amarres sur le rivage en fit résonner le sable, le jour où l'armée navale s'élança vers Ilion.*

*J'apprends son retour de mes yeux. J'en suis moi-même le témoin, et pourtant mon cœur, sous sa propre inspiration, chante sans lyre le thrène de l'Erinys, parce qu'il a complètement perdu la douce confiance de l'espoir. Le cri des entrailles n'est pas un vain cri et le cœur qui mène des rondes sur des entrailles amies de la justice annonce une réalité. Mais je souhaite que mon souci ne soit que mensonge et qu'il tombe dans le néant.*

*La ligne qui sépare la santé parfaite de la maladie est extrêmement ténue ; car la maladie, sa voisine immédiate, fond sur elle...*

*Le destin de l'homme se heurte dans son cours prospère à quelque invisible écueil. Si du moins la crainte lui fait rejeter, d'un jet bien calculé, une partie de sa richesse acquise, sa maison ne sombre pas tout entière sous la charge excessive de son opulence, et sa barque ne coule pas. Les dons multiples et larges de Zeus et les sillons de l'année écartent la famine.*

*Mais le sang noir du meurtre une fois répandu à terre devant un homme, qui pourrait le rappeler par ses incantations ? Et ce n'est pas impunément*

*que Zeus arrêta pour notre bien celui qui savait ramener les morts des enfers<sup>12</sup>. Ah ! si l'ordre établi par les dieux n'assurait pas au lot d'un homme la supériorité sur celui d'un autre, mon cœur, prévenant ma langue, répandrait ses secrets au-dehors ; mais maintenant il frémit dans l'ombre et la douleur et n'espère plus que rien de salutaire se déroule de mon esprit en feu.*

CLYTEMNESTRE : Toi aussi entre à l'intérieur : c'est à toi, Cassandre, que je parle. Puisque Zeus, dans sa clémence, t'a mise dans notre palais pour prendre part à nos ablutions, debout avec de nombreux esclaves près de notre autel domestique, descends de ton char et dépose ton orgueil. Le fils d'Alcmène lui-même fut, dit-on, vendu jadis et se résigna à manger le pain des esclaves<sup>13</sup>. En tout cas, lorsque l'on est réduit par la nécessité à une telle fortune, c'est une grande faveur de tomber sur des maîtres accoutumés depuis longtemps à l'opulence. Ceux qui, contre tout espoir, ont fait une riche moisson sont toujours durs et chiches pour leurs esclaves. Tu obtiendras chez nous les égards qui sont de règle.

LE CHŒUR : C'est à toi qu'elle vient de parler, et en termes clairs. Puisque tu es prise dans le rets fatal, obéis, si tu veux obéir ; mais peut-être t'y refuseras-tu.

CLYTEMNESTRE : Si elle n'a pas un langage inconnu et barbare, comme l'hirondelle, je veux bien essayer en lui parlant de faire entrer persuasion dans son cœur.

LE CHŒUR : Suis-la : tu ne saurais, dans ta fortune présente, recevoir un meilleur conseil. Obéis, quitte le siège de ta voiture.

CLYTEMNESTRE : Je n'ai pas le loisir de m'attarder ici à la porte. Déjà, devant le foyer, au centre de la maison, les brebis sont rangées pour être immolées, action de grâces pour un bonheur que nous n'espérons plus. Si tu es disposée à faire ce que je te demande, ne perds pas de temps. Mais

---

<sup>12</sup> Asképios ressuscita Hippolyte. Pour cet acte, il fut foudroyé par Zeus.

<sup>13</sup> Héraclès fut vendu comme esclave à Omphale

si, faute de me comprendre, tu ne reçois pas mon conseil, au lieu de parler, explique-toi par des gestes barbares.

LE CHŒUR : L'étrangère aurait besoin, ce semble, d'un interprète clair. Ses manières sont celles d'une bête qu'on vient de capturer.

CLYTEMNESTRE : Elle est folle à coup sûr et obéit à de mauvaises pensées, cette femme qui arrive ici au sortir d'une ville récemment conquise et qui ne sait point porter le joug avant d'avoir jeté la sanglante écume de sa colère. Je ne m'abaisserai pas à lui parler davantage.

LE CORYPHEE : Pour moi, j'ai pitié d'elle et ne me mettrai pas en colère. Allons, l'infortunée, abandonne ton char et, cédant à la nécessité, inaugure le joug.

CASSANDRE : *Hélas ! hélas ! ô terre, Apollon ! Apollon !*

LE CORYPHEE : Pourquoi te lamenter ainsi sur Loxias ? Ce n'est pas un dieu à provoquer des lamentations.

CASSANDRE : *Hélas ! hélas ! ô terre, Apollon ! Apollon !*

LE CORYPHEE : La voilà qui recommence ses lugubres appels au dieu qui n'est point fait pour entendre des gémissements.

CASSANDRE : *Apollon, Apollon, dieu des routes, tu me perds ! Tu me perds, et sans peine, pour la seconde fois.*

LE CORYPHEE : On dirait qu'elle va prophétiser sur ses propres malheurs. Elle a gardé l'inspiration dans son âme d'esclave.

CASSANDRE : *Apollon ! Apollon, dieu des routes, tu me perds ! Ah ! où m'as-tu amenée ? dans quelle maison ?*

LE CORYPHEE : Dans celle des Atrides. Si tu ne le sais pas, je te le dis, et tu ne diras pas que c'est mensonge.

CASSANDRE : *Ah ! dis plutôt une maison abhorrée des dieux, complice de maux innombrables, meurtres de parents, têtes coupées<sup>14</sup>, un abattoir humain au sol trempé de sang.*

LE CORYPHEE : L'étrangère semble avoir le nez fin d'une chienne ; elle suit la piste de meurtres qu'elle va découvrir.

CASSANDRE : *J'en crois ces témoignages, ces enfants qu'on égorge et qui pleurent, ces chairs rôties dévorées par un père.*

LE CORYPHEE : Ta réputation de prophétesse est venue jusqu'à nous ; mais nous n'avons pas besoin de prophètes.

---

<sup>14</sup> Les enfants de Thyeste furent tués et servis en repas, et leurs têtes furent présentées à leur père à la fin du repas.

CASSANDRE : *Ah ! Grands dieux ! que prépare-t-on là ? Quelle est encore cette terrible douleur, ce terrible mal qui se prépare en cette maison, mal insupportable aux parents, inguérissable, car le remède est loin.*

LE CORYPHEE : Ces prédictions-là sont une énigme pour moi ; le reste m'est connu : toute la ville le crie.

CASSANDRE : *Ah ! misérable ! tu vas donc faire cela ! Après avoir mis au bain l'époux qui partagea ta couche –comment dire la fin ?- ce sera bientôt fait. Deux mains impatientes se tendent l'une après l'autre.*

LE CORYPHEE : Je ne saisis pas davantage ; après les énigmes, voici d'obscur oracles qui me laissent perplexe.

CASSANDRE : *Ah ! grands dieux ! que vois-je ? Est-ce un filet d'enfer ? Mais ce filet, c'est compagne de lit, complice du meurtre. Que la troupe insatiable du sang de la race salue d'un cri de triomphe le sacrifice abominable !*

LE CHŒUR : *Un flot jaunâtre reflue vers mon cœur, pareil à celui qui, chez les guerriers tombés sous la lance, accompagne les rayons d'une vie qui s'éteint, tandis que la mort s'approche rapidement.*

CASSANDRE : *Ah ! Garde-toi de la vache, regarde, regarde. Elle a pris dans le piège d'un voile le taureau aux cornes noires, elle le frappe, et il tombe dans la baignoire ; c'est ce qui se passe dans le bassin de ruse et de meurtre que je t'annonce ici.*

LE CORYPHEE : Je ne me vanterai pas d'être un habile interprète d'oracles ; mais celui-là me paraît bien présager un malheur.

LE CHŒUR : *Mais quelle bonne nouvelle a jamais été apportée aux mortels par les oracles ? C'est par des malheurs que l'art verbeux des prophètes inspire la terreur à ceux qui les écoutent.*

CASSANDRE : *Hélas ! hélas ! Infortunée, quel affreux destin ! C'est mon*

*propre malheur que je clame et que je verse aussi dans le cratère. Pourquoi m'as-tu conduite ici, malheureuse, sinon pour y mourir aussi ? autrement, pourquoi ?*

LE CHŒUR : *Une fureur divine transporte ton âme pour chanter sur toi-même un chant de malheur. Tel le fauve rossignol, insatiable de lamentations, pousse, hélas ! du fond de son cœur désolé sa lamentable plainte : "Itys<sup>15</sup> ! Itys !" et déplore sa vie riche en douleurs.*

CASSANDRE : *Hélas ! hélas ! pourquoi évoquer le destin du mélodieux rossignol ? Les dieux l'ont revêtu d'un corps ailé ; sa vie est douce et sans larmes ; mais ce qui m'attend ; moi, c'est le fer à double tranchant qui me fendra la tête.*

LE CHŒUR : *Mais d'où tiens-tu ces malheurs illusoire que dans ton délire tu vois fondre sur toi ? Pourquoi modules-tu ces effrayantes prédictions avec des cris lugubres et sur un ton suraigu ? Qui t'a montré les bornes de cette voie prophétique avec leurs prédictions sinistres ?*

CASSANDRE : *Ah ! les noces de Pâris, noces fatales aux siens ! Hélas ! Scamandre, où s'abreuvait ma patrie ! Naguère, je grandissais, infortunée, nourrie sur tes bords. Maintenant c'est sur les rives du Cocyte et de l'Achéron que j'irai, je crois, bientôt, prophétiser.*

LE CHŒUR : *Quel est ce trop clair oracle que tu viens de prononcer ? un enfant, à l'entendre, le comprendrait. Ton malheureux destin me déchire comme une morsure sanglante, quand j'entends ta voix plaintive clamer tes malheurs qui me fendent le cœur.*

CASSANDRE : *Ah ! misères, misères de ma ville entièrement perdue ! Ah ! sacrifices que mon père offrait pour nos remparts, où l'on immolait sans compter le bétail qui paissait nos prairies, remède complètement*

---

<sup>15</sup> Itys, fils de Térée, fut tué par sa mère Procné qui voulait se venger de son époux. Elle fut changée en rossignol et condamnée à pleurer éternellement son époux.



*inutile, qui n'a pas sauvé la ville de l'état où elle est réduite. Pour moi, la prêtresse inspirée, je vais bientôt m'abattre sur le sol.*

LE CHŒUR : *Cette prédiction s'accorde avec les précédentes. Un dieu malveillant s'est abattu sur toi de tout son poids et te force à chanter ces gémissements et mortelles douleurs. Quelle en sera l'issue, je ne le devine pas.*

CASSANDRE : Maintenant l'oracle ne se montrera plus à travers un voile comme une jeune épousée ; mais il va, je pense, souffler et s'élaner, en pleine lumière, vers le soleil levant et, comme une vague, baigner dans ses rayons un malheur plus grand encore que celui-là. Je ne vous instruirai plus par énigmes. A présent rendez-moi témoignage que j'ai flairé et fidèlement suivi la piste des crimes anciens. Je sais qu'il y a sous ce toit un chœur qui ne le quitte jamais et qui chante à l'unisson, mais un chant qui ne charme point l'oreille ; car les paroles n'en sont pas belles. C'est une bande bruyante qui, pour s'enhardir, a bu du sang humain et qui n'est pas aisée à déloger de ce palais où elle demeure, c'est la bande des Erinyes acharnées contre la race. Attachées à cette maison, elles chantent un hymne qui rappelle le crime initial, puis tour à tour elles crachent leur dégoût pour la couche fraternelle irritée contre celui qui la foula. Me suis-je trompée ou ai-je comme un archer touché le but ? Suis-je une fausse prophétesse qui colporte son bavardage de porte en porte ? Avant de l'attester, jure que tu n'as jamais entendu parler des vieilles fautes de cette maison.

LE CORYPHEE : Et comment un serment, si sincère et si solide qu'il soit, pourrait-il guérir le mal ? Mais je m'étonne qu'élevée au-delà de la mer dans une langue étrangère tu puisses tout dire exactement comme si tu avais été présente parmi nous.

CASSANDRE : C'est que le divin Apollon m'a préposée à cette tâche.

LE CORYPHEE : A-t-il donc, quoique dieu, été piqué par le désir ?

CASSANDRE : Jusqu'ici j'avais honte de parler de ces choses.

LE CORYPHEE : On fait le renchéri quand on est trop heureux.

CASSANDRE : Il m'attaqua vivement, car il était enflammé d'amour pour moi.

LE CORYPHEE : Est-ce que vous en vîntes, comme c'est l'usage, au point de faire un enfant ?

CASSANDRE : J'en étais tombée d'accord avec Loxias, mais je ne tins pas ma promesse.

LE CORYPHEE : Est-ce que tu étais déjà en possession de l'art qui t'inspire ?

CASSANDRE : Je prédisais déjà tous leurs maux à mes concitoyens.

LE CORYPHEE : Comment donc échappas-tu au ressentiment de Loxias ?

CASSANDRE : Personne n'eut plus aucune foi à mes oracles, dès que je l'eus trompé.

LE CORYPHEE : Nous du moins, nous croyons tes oracles dignes de foi.

CASSANDRE : Hélas ! hélas ! Ah ! Ah ! Malheur ! Voici que de nouveau le travail de la divination véridique me fait tourner sur moi-même et que ses préludes me bouleversent. Voyez-vous ces enfants assis près du palais, pareils aux fantômes des songes ? On dirait des enfants tués par leurs parents : ils ont les mains pleines de chairs, pour repaître leurs proches ; ils ont l'air de tenir leurs intestins et leurs entrailles, lamentable fardeau, qu'un père a goûtés. Mais ce forfait sera puni, je le déclare : un lion, sans courage qui, vautre dans le lit, garde la maison, médite, hélas ! de le venger sur mon maître de retour ; car je suis réduite à porter le joug de la servitude. Et le chef de la flotte, le destructeur d'Ilion ne sait pas ce que l'exécrable chienne, qui manifestait sa joie en des discours sans fin, comme une furie qui dissimule ses desseins, lui prépare pour son malheur. Voyez où elle pousse l'audace : c'est une femelle qui tue son mâle. Comment appeler cette bête odieuse pour lui donner le nom qui lui convient ? serpent à deux têtes, Scylla gîtée dans les rochers, fléau des marins, mère furieuse échappée de l'enfer et qui respire une guerre implacable contre les siens ? Quel hurlement de joie elle a poussé, la

scélérate, comme si elle avait mis l'ennemi en déroute ! Et l'on croit qu'elle se réjouit du salut et du retour de son mari ! A présent encore, si je parle à des incrédules, peu importe : ce qui doit arriver arrivera, et toi aussi tu diras bientôt, témoin apitoyé de l'événement, que mes prophéties ne sont que trop véridiques.

LE CORYPHEE : C'est festin de Thyeste se régalant de la chair de ses enfants que tu as parlé ; je l'ai reconnu et j'en ai frémi, et je me sens saisi de crainte à voir la vérité sans images. Mais sur ce que tu as dit en outre, j'ai perdu la piste et je cours hors de la carrière.

CASSANDRE : Je dis que tu verras la mort d'Agamemnon.

LE CORYPHEE : Tais-toi, malheureuse, laisse dormir ta langue.

CASSANDRE : Il n'est pas de médecin qui puisse porter remède à ma prédiction.

LE CORYPHEE : Non, si elle doit se réaliser ; mais que le ciel nous en préserve !

CASSANDRE : Tu peux former vœux : eux songent à tuer.

LE CORYPHEE : Quel est l'homme qui prépare cette abomination ?

CASSANDRE : Tu te fourvoies par trop loin du sens de mes oracles.

LE CORYPHEE : Ce sont les machinations de ceux qui doivent les exécuter que je n'ai pas comprises.

CASSANDRE : Je sais pourtant assez bien parler grec.

LE CORYPHEE : Les oracles de Pythô aussi : ils n'en sont pas moins difficiles à expliquer.

CASSANDRE : Dieux ! quel est ce feu ? il marche sur moi. Hélas ! Apollon, Lykéios, malheur à moi, à moi ! C'est elle, la lionne à deux pieds qui couchait avec le loup, en l'absence du noble lion, qui va me tuer, malheureuse. En brassant son poison elle va mêler mon salaire à sa vengeance. Elle prétend, en aiguisant le coutelas contre son époux, le punir de mort pour m'avoir amenée ici. Pourquoi donc gardé-je encore mes ornements dérisoires, ce sceptre, ces bandelettes fatidiques à mon cou ? Toi, je te briserai avant de périr.

(Elle brise le sceptre et jette ses bandelettes à terre)

Allez à la malheureuse ; vous voir à terre, voilà ma revanche. Enrichissez de malheur quelque autre à ma place. Voyez : c'est Apollon lui-même qui me dépouille de cet habit fatidique, après s'être complu à me voir bafouée, sous cette parure, unanimement et follement, par mes amis et mes ennemis. On m'appelait vagabonde, comme une diseuse de bonne aventure, une misérable mendiante famélique, et j'endurais l'affront. Et voici qu'aujourd'hui le prophète qui m'a fait prophétesse m'amène ici pour y recevoir ce coup mortel. Au lieu de l'autel paternel, ce qui m'attend, c'est un billot rougi du sang chaud de mes membres tranchés.

Cependant nous ne mourrons point sans attirer l'attention des dieux. A son tour, un autre viendra nous venger, un fils qui tuera sa mère, et lui fera payer le crime de son père. Fugitif, errant, banni de cette terre, il reviendra mettre le couronnement aux forfaits de cette famille. Ce qui le ramènera, c'est le souvenir de son père étendu dans son sang. Dès lors pourquoi m'apitoyer et me lamenter ainsi ? Puisque j'ai vu d'abord la ville d'Ilion traitée comme elle l'a été, puis ceux qui l'ont prise finir ainsi, condamnés par les dieux, j'irai, j'affronterai, je subirai la mort. Aussi bien les dieux ont prononcé le grand serment. Je salue en ces portes les portes de l'Hadès, et ne souhaite plus qu'un coup bien placé pour fermer mes yeux sans convulsions en répandant doucement mon sang.

LE CORYPHEE : Ô femme trop malheureuse et trop savante aussi, tu viens de faire bien des prédictions. Mais si vraiment tu connais ton propre destin, pourquoi, comme une génisse poussée par les dieux, marches-tu si hardiment vers l'autel ?

CASSANDRE : Impossible d'échapper à mon sort ; non, étrangers, le temps n'y fera rien.

LE CORYPHEE : Mais ce sont les derniers moments qui ont le plus de prix.

CASSANDRE : Mon jour est venu. Je gagnerais peu à fuir.

LE CORYPHEE : C'est ton courage, sache-le, qui fait ton malheur.

CASSANDRE : C'est là une chose qu'on ne dit jamais aux gens heureux.

LE CORYPHEE : Mais mourir glorieusement est une faveur pour un mortel.

CASSANDRE : Ah ! quel malheur pour toi, père et pour tes nobles enfants !

*(Elle se dirige vers le palais, puis recule)*

LE CORYPHEE : Qu'y a-t-il ! quelle crainte te fait rebrousser chemin ?

CASSANDRE : Hélas ! hélas !

LE CORYPHEE : Pourquoi ce cri ? de quelle horreur ton âme est-elle saisie ?

CASSANDRE : Le palais exhale une odeur de meurtre et de sang.

LE CORYPHEE : Eh non ! c'est l'odeur des victimes qu'on brûle sur le foyer.

CASSANDRE : Il semble que c'est une odeur pareille à celle qui s'exhale du tombeau.

LE CORYPHEE : La maison, à t'entendre, ne sent pas les parfums de Syrie.

CASSANDRE : Allons ! Je pars et vais pleurer chez les morts sur mon sort et sur celui d'Agamemnon. J'en ai assez de la vie. Ah ! étrangers... Je ne suis pas effrayée comme l'oiseau qui tremble devant le buisson : je désire seulement qu'après ma mort vous me rendiez témoignage de tout ceci, le jour où une femme mourra pour expier le sang de la femme que je suis et où un homme tombera pour expier celui d'un homme marié à une mauvaise femme. Voilà le présent d'hospitalité que je vous demande avant de mourir.

LE CORYPHEE : Ô malheureuse, j'ai pitié du sort que les dieux t'ont prédit.

CASSANDRE : Encore un dernier mot. Je ne veux pas chanter mon propre thrène, mais prier le soleil qui m'éclaire pour la dernière fois que mes ennemis payent ensemble à mes vengeurs le meurtre de l'esclave que je suis devenue, victime tombée sans défense sous leurs coups.

*(Elle entre dans le palais)*

LE CORYPHEE : Ô destin des mortels ! Sont-ils heureux, leur bonheur apparaît comme une ombre ; malheureux, un coup d'éponge humide efface le tableau et ceci m'inspire bien plus de pitié que cela. La prospérité est insatiable chez tous les mortels : aucun n'y renonce, nul ne lève doigt pour lui interdire sa maison, nul ne lui dit : "N'entre plus." A cet homme aussi les Bienheureux ont accordé de prendre la ville de Priam et il est rentré dans sa patrie comblé d'honneurs par les dieux ; mais maintenant s'il doit payer le sang autrefois répandu, s'il doit, sacrifié aux morts, provoquer le châtement d'autres morts, qui donc, parmi les mortels, en apprenant cela, oserait se flatter d'être né pour un sort à l'abri de tous maux ?

*(On entend la voix d'Agamemnon en provenance du palais)*

AGAMEMNON : Hélas ! je suis percé d'un coup mortel.

LA CORYPHEE : Silence ! qui crie là, blessé d'un coup mortel ?

AGAMEMNON : Hélas ! deux fois hélas ! on me frappe de nouveau.

LE CORYPHEE : Le crime me paraît accompli, à en juger par les gémissements du roi. Allons, essayons de nous concerter prudemment entre nous.

UN CHOREUTE : Mon avis à moi, le voici : crions aux citoyens d'accourir ici au palais.

DEUXIEME CHOREUTE : Moi je suis d'avis de fondre brusquement à l'intérieur et de saisir les meurtriers sur le fait, l'épée encore dégouttante de sang.

TROISIEME CHOREUTE : Pour moi, je partage cet avis : il faut agir ; ce n'est pas le moment d'hésiter.

QUATRIEME CHOREUTE : Il faut voir ; car ce n'est encore qu'un prélude, un signe de la tyrannie qu'ils préparent à la cité.

CINQUIEME CHOREUTE : Tandis que nous perdons notre temps, eux n'ont cure qu'on les loue d'avoir hésité et leurs bras ne s'endorment pas.

SIXIEME CHOREUTE : Je ne sais pas quel avis exprimer pour tomber juste. Avant d'agir il faut d'abord délibérer.

SEPTIEME CHOREUTE : Tel est aussi mon sentiment, parce que je ne vois pas le moyen de ressusciter un mort avec des mots.

HUITIEME CHOREUTE : céderons-nous donc, uniquement pour prolonger nos jours, à des maîtres qui déshonorent ce palais ?

NEUVIEME CHOREUTE : Un tel sort est insupportable ; mieux vaut mourir : la mort est plus douce que la tyrannie.

DIXIEME CHOREUTE : Mais allons-nous, sans autre preuve que des gémissements, prédire la mort du roi ?

ONZIEME CHOREUTE : Il faut être bien renseigné, avant de s'indigner de ce qui arrive : conjecturer et savoir exactement sont des choses différentes.

LE CORYPHEE : J'approuve cet avis, et je m'y range résolument : assurons-nous exactement du sort du fils d'Atrée.

CLYTEMNESTRE : J'ai tenu tout à l'heure un long discours, conformément à la circonstance ; je ne rougirai pas de le démentir. Car c'est le seul moyen, lorsqu'on veut assouvir sa haine sur un ennemi qui passe pour vous être cher, de dresser devant lui un filet de malheur assez haut pour qu'il ne puisse bondir par-dessus. J'ai songé longtemps d'avance à cette rencontre, pour trancher une ancienne querelle ; elle est enfin venue, après une longue attente, il est vrai, et je reste là où j'ai frappé, fière de ce que j'ai fait. J'avais pris mes mesures et cela, je ne le nierai pas, pour qu'il ne pût ni fuir ni écarter la mort. Je l'ai enveloppé, comme un poisson, d'un filet sans issue, riche vêtement de malheur, et je le frappe deux fois et, en deux gémissements, il laisse aller ses membres et, quand il est tombé, j'ajoute un troisième coup, offrande votive au Zeus souterrain, sauveur des morts<sup>16</sup>. C'est ainsi qu'il vomit son âme en tombant. Son sang jaillit vivement sous l'épée tranchante et il m'éclabousse de noires gouttes de cette rosée sanglante, aussi douce à mon cœur que la rosée envoyée de Zeus l'est pour le grain qui germe dans le bouton. Voilà comment les choses se sont passées, citoyens révérez dans Argos. Qu'elles vous agrément ou non, moi je m'en applaudis. Si même il était séant de verser des libations sur un cadavre, il serait juste d'en verser sur celui-ci, plus que juste même tant cet homme avait rempli de maux exécrables la coupe de la maison des Pélopidés ! mais c'est lui-même qui l'a vidée à son retour.

LE CHŒUR : Nous admirons ton impudence, quand nous t'entendons te glorifier ainsi aux dépens de ton époux.

CLYTEMNESTRE : Vous voulez m'éprouver, vous me prenez pour une

---

<sup>16</sup> Hadès



femme inconsidérée. Or je vous dis, moi, vous devez le savoir, que mon cœur ne tremble pas, et que vos critiques comme vos louanges me laissent indifférente. Voilà Agamemnon, mon époux, et son cadavre est l'œuvre de ma main, ouvrière d'une juste vengeance. Voilà ce que j'ai à vous dire.

LE CHŒUR : *Ô femme, quel poison tiré des sucs de la terre, quel breuvage puisé aux flots de la mer as-tu absorbé pour te charger d'un tel sacrifice et pour écarter et rejeter les imprécations du peuple ? Tu seras bannie de la cité, en butte à la puissante haine de ses habitants.*

CLYTEMNESTRE : Aujourd'hui tu me condamnes à l'exil, à la haine des citoyens et aux imprécations populaires, tandis que jadis tu n'objectais rien à cet homme qui, sans plus d'égards que pour la mort d'une brebis prise dans la foule de ses troupeaux laineux, a immolé sa propre fille, l'enfant chérie de mes entrailles, pour charmer les vents de Thrace. N'est-ce pas lui qu'il fallait chasser de ce pays en expiation de ses souillures ? Au contraire, c'est quand tu apprends ce que j'ai fait que tu deviens un juge implacable. Mais voici les menaces que je te permets, parce que je suis préparée à en faire autant : luttons par la force, si tu es vainqueur, c'est toi qui me commanderas ; mais si le ciel en décide autrement, cette leçon t'apprendra, quoique tardivement, la sagesse.

LE CHŒUR : *Ton âme est audacieuse, ton langage arrogant. C'est ainsi qu'à la suite d'un acte sanglant l'esprit délire et pense que la tache de sang va bien à son front. Méprisée, privée d'amis, tu devras payer coup pour coup.*

CLYTEMNESTRE : A mon tour, veux-tu écouter les justes serments que je prononce ? Je jure par la Justice qui a vengé mon enfant, par Atè et l'Erinys auxquelles j'ai sacrifié cet homme, qu'il n'y a pas d'espoir que la

crainte mette le pied dans le palais, tant qu'Egisthe allumera le feu à mon foyer et qu'il me gardera son affection. Il est le large bouclier où j'appuie ma confiance. Le voilà gisant cet homme qui m'a fait tant de mal, les délices des Chrysis sous Iliou, et elle aussi, la captive, la devineresse, la prophétesse qui partageait sa couche, sa fidèle concubine qui lui tenait compagnie sur le pont du navire. Ils ont tous deux ce qu'ils ont mérité, lui, comme le voyez ; elle, après avoir modulé, comme le cygne, son dernier gémissement de mort, est étendue près de lui, en fidèle amante, et mon époux me l'a amenée pour assaisonner mon plaisir.

LE CHŒUR : *Hélas ! quelle mort viendra vite, sans nous retenir longtemps sur un lit de douleur, nous apporter le sommeil durable, sans fin, puisqu'on a tué notre dévoué gardien, celui qui a tant souffert à cause d'une femme et qui a perdu la vie par une femme.*

LE CORYPHÉE : Ah ! folle Hélène, qui seule as perdu sous Troie des milliers et des milliers de vies.

LE CHŒUR : *et qui viens à présent de mettre à ton œuvre un couronnement inoubliable, en répandant un sang impossible à laver. Sans doute la maison était alors hantée par la Querelle, pour le malheur d'un homme qu'elle devait perdre.*

CLYTEMNESTRE : Ne souhaite pas la mort, parce que cette mort te chagrine, et ne tourne pas ton ressentiment contre Hélène, sous prétexte qu'elle a causé la ruine d'un héros et que, seule, elle a perdu les âmes d'une foule de Danaëns et provoqué d'inguerissables douleurs.

LE CHŒUR : *Génie qui t'abats sur la maison et les deux petits-fils de Tantale, et qui, par des femmes animées des mêmes sentiments, prends un tel empire sur mon cœur déchiré, perché sur le cadavre comme un corbeau ennemi, tu te fais gloire de chanter suivant l'usage un hymne de triomphe.*

CLYTEMNESTRE : Tu viens de redresser un jugement, en nommant le génie engraisé abondamment du sang de cette race. C'est lui qui nourrit dans nos entrailles cette soif de sang. Avant que cesse le mal ancien, un abcès nouveau se déclare.

LE CHŒUR : *C'est assurément un grand, grand génie, celui dont la colère pèse, dis-tu, sur cette maison. Hélas ! hélas ! triste souvenir d'un sort insatiable de malheurs et cela, hélas ! hélas ! par la volonté de Zeus, sans qui rien n'arrive et rien ne s'achève ; car qu'est-ce qui s'accomplit sans Zeus en ce monde ? Y a-t-il un seul des crimes de cette maison qui ne soit pas l'œuvre des dieux ?*

LE CORYPHEE : Ah ! ah ! mon roi, mon roi, comment te pleurer ? Du fond de mon cœur affectionné que puis-je dire ? Te voilà couché dans ce tissu d'araignée, exhalant ta vie sous les coups d'une main sacrilège.

LE CHŒUR : *Hélas ! Tu gis sur cette couche ignominieuse, dompté traîtreusement par la hache à deux tranchants maniée par les mains d'une épouse.*

CLYTEMNESTRE : Tu prétends que c'est là mon œuvre. Non, ne dis même pas que je suis la femme d'Agamemnon. Ce que tu vois sous les traits de l'épouse de ce mort, c'est l'antique, l'âpre Génie vengeur d'Atrée, du cruel amphitryon, qui a puni sur cet homme le meurtre des enfants, en sacrifiant un homme fait.

LE CHŒUR : *Toi, innocente de ce meurtre ! qui en témoignera ? Comment ? Comment ? Mais il se peut que le génie qui venge les crimes des pères soit ton complice. Le noir Arès exerce sa violence en faisant couler à flots le sang familial, lorsque, le temps venu, il venge le sang des enfants dévorés.*

LE CORYPHEE : Ah ! Ah ! mon roi, mon roi, comment te pleurer ? Du fond de mon cœur affectionné que puis-je dire ? Te voilà couché dans ce tissu d'araignée, exhalant ta vie sous les coups d'une main sacrilège.

LE CHŒUR : *Hélas ! tu gis sur cette couche ignominieuse, dompté traîtreusement par la hache à deux tranchants maniée par les mains d'une épouse.*

CLYTEMNESTRE : Non, il n'a pas subi, selon moi, une mort indigne de lui. N'est-ce pas lui en effet qui a introduit dans cette maison la mort perfide ? Ce qu'il a fait à l'enfant que j'avais eue de lui, à mon Iphigénie tant pleurée, méritait le traitement qu'il a subi. Qu'il ne se glorifie donc pas dans l'Hadès : sa mort sous le fer tranchant n'a fait que payer l'exemple qu'il a donné.

LE CHŒUR : *Dans le trouble qui m'ôte la perspicacité, je ne vois plus où je dois me tourner, quand cette maison croule. Je frissonne au bruissement de l'averse sanglante sous laquelle elle s'effondre ; ce n'est plus goutte à goutte que le sang tombe et le destin aiguise sa justice sur d'autres pierres pour punir un autre forfait.*

LE CORYPHEE : Ah ! terre ! terre ! plutôt au ciel que tu m'eusses reçu dans ton sein, avant d'avoir vu mon roi étendu au fond d'une baignoire aux parois d'argent ! Qui l'ensevelira ? qui chantera son thrène ? Est-ce toi qui auras ce courage ? Oseras-tu, toi qui as tué ton époux, gémir sur son trépas et, en échange de cet acte monstrueux, offrir à ses mânes un hommage dérisoire qui défie la justice ?

LE CHŒUR : *Et qui prendra la peine de prononcer l'éloge funèbre de cet homme divin et de pleurer sur lui d'un cœur sincère ?*

CLYTEMNESTRE : Ce n'est pas à toi de t'inquiéter de cette tâche. C'est par moi qu'il est tombé, qu'il est mort, et qu'il sera enseveli, sans que les gens de sa maison l'accompagnent de leurs lamentations. Mais Iphigénie, sa fille, ira joyeusement, comme il sied, au-devant de son père sur les bords du rapide fleuve des douleurs et, lui jetant les bras autour du cou, le baisera avec amour.

LE CHŒUR : *A un reproche répond un reproche, question difficile à trancher. Qui prend est pris, qui tue paye sa dette. La loi restera tant que Zeus restera sur le trône : "Au coupable le châtement". C'est dans l'ordre divin. Qui pourrait extirper de ce palais le germe maudit ? La race est vouée au malheur.*

CLYTEMNESTRE : Tu es entré dans la vérité en prononçant cet oracle. En tout cas, je consens, moi, à prêter ce serment au génie des Plisthénides<sup>17</sup> : Je me résigne à l'état de choses présent, si pénible à supporter qu'il puisse être, s'il veut désormais sortir de cette maison et aller épuiser une autre race par ces meurtres domestiques. Il me suffit simplement d'une petite part des biens de cette demeure, si je puis la délivrer de la fureur de mutuels homicides.

---

<sup>17</sup> Dans la Grèce antique, Plisthène passait pour être le fils d'Atrée et le père d'Agamemnon. Eschyle en fait un fils de Pélops puisqu'il considère Agamemnon comme le fils d'Atrée.

EGISTHE : Ô douce clarté du jour de la justice ! Je puis enfin dire aujourd'hui qu'il y a des dieux protecteurs des mortels qui veillent d'en haut sur les crimes de la terre, puisque j'ai vu, à ma grande joie, cet homme gisant dans les voiles tissés par les Erinyes, payer les machinations de la main de son père. Car Atrée, roi de ce pays et père de cet homme, disputant le pouvoir à Thyeste, mon père et son frère à lui, pour parler clair, le bannit à la fois de sa ville et de sa maison. Revenu en suppliant au foyer de son frère, il y trouva la sécurité en ce sens qu'il ne fut point tué sur place et qu'il n'ensanglanta pas le sol de ses pères ; mais le père impie de cet homme, Atrée, plus empressé qu'affectueux, fit semblant de célébrer un jour de fête par un joyeux sacrifice et servit à mon père, en présent d'hospitalité, un repas composé de la chair de ses enfants. Assis seul au haut de la table, il brisa pêle-mêle les pieds et les bouts des doigts des mains. Thyeste, trompé, prend aussitôt ce mets que rien ne distingue des autres et il avale cette nourriture, funeste, comme tu vois, à toute la race. Puis, ayant reconnu l'acte abominable, il gémit et tombe à la renverse, en vomissant ces chairs de massacre. Il voue les Pélopidés au plus affreux destin, en renversant la table d'un coup de pied et proférant en même temps cette imprécation : "Ainsi péricule toute la race de Pléthène !"... Voilà pourquoi tu peux voir cet homme gisant, et pourquoi j'ai fait un acte de justice en ourdissant ce meurtre.

Treizième enfant de mon malheureux père, tout petit, encore eu berceau, Atrée m'exile avec lui. Mais j'ai grandi et la Justice m'a ramené et j'ai atteint l'homme sans entrer chez lui ; car c'est moi qui ai ourdi toute cette fatale machination. Aussi la mort même me semblerait belle, maintenant que je l'ai vu dans les filets de la Justice.

LE CORYPHEE : Egisthe, l'insolence dans le crime ne m'en impose pas. Tu te vantes d'avoir volontairement tué ce héros et d'avoir seul conçu le dessein de ce meurtre lamentable, et moi, je dis que tu ne déroberas point ta tête, sois-en sûr, à la juste vengeance du peuple, qui te chargera de malédictions et de pierres.

EGISTHE : C'est toi, assis au bas du rang des rameurs, qui élèves ainsi la voix, alors que c'est le rang supérieur qui commande. Tu vas voir, tout vieux que tu es, comme il est dur pour les gens de ton âge d'apprendre à être sage, quand l'ordre en a été donné. Mais les fers et les tourments de la faim sont, pour dresser la vieillesse elle-même, des magiciens incomparables pour guérir les esprits. Ne le vois-tu pas par ce que tu as devant les yeux ? Ne regimbe donc pas contre l'aiguillon : la bévée pourrait t'en cuire.

LE CORYPHEE : C'est toi, femmelette qui, attendant au logis les hommes revenant de la bataille, as souillé le lit d'un héros et qui as tramé la mort d'un général d'armée !

EGISTHE : Ces mots-là aussi feront naître des larmes. Ta langue est le contraire de celle d'Orphée. Lui entraînait tout par le charme de sa voix ; toi qui nous provoques par des aboiements insensés, tu seras traîné en prison, maîtrisé, tu te montreras plus doux.

LE CORYPHEE : Quoi ! Je te verrais roi d'Argos, toi qui as tramé la mort de cet homme et qui n'as pas eu le cœur d'agir et de le tuer de ta main !

EGISTHE : La ruse était, tu le sais bien, l'affaire de la femme. Moi, le vieil ennemi, j'étais suspect. Mais, avec les biens de cet homme, je vais essayer de commander aux citoyens. Quiconque n'obéira pas, je l'attellerai sous un joug pesant, et il ne sera pas un poulain de volée nourri d'orge ; mais la faim amère associée aux ténèbres le verra s'amadouer.

LE CORYPHEE : Pourquoi donc, lâche que tu es, n'as-tu pas tué toi-même ce héros ? Pourquoi est-ce une femme, opprobre du pays et des dieux d'Argos, qui l'a tué ? Est-ce qu'Oreste ne vit pas toujours quelque part, pour revenir ici, conduit par un destin favorable, et immoler ces deux assassins par la force de son bras ?

EGISTHE : Ah ! c'est ainsi que tu prétends agir et parler ! Eh bien, tu vas voir... Allons ! gardes mes amis, à l'œuvre !

LE CORYPHEE : Allons ! l'épée au poing ! que tout le monde se tienne

prêt.

EGISTHE : Moi aussi, j'ai l'épée au poing et je ne recule pas devant la mort.

LE CORYPHEE : tu parles de mourir : nous en acceptons l'augure et nous prenons la fortune pour arbitre.

CLYTEMNESTRE : Non, ô le plus cher des hommes, ne faisons pas d'autres malheurs. La saison qui nous a vus moissonner tous ces malheurs a été assez déplorable. C'est assez de misères ; ne versons plus de sang. Rentrez tous maintenant, toi et les vieillards, dans la demeure que le destin vous a donnée avant de rien souffrir et de faire de fâcheux. Ce que nous avons fait devait fatalement arriver. Si ces maux pouvaient suffire, nous serions contents, après les coups dont nous avons été si malheureusement frappés par la lourde serre du Génie. Tel est l'avis d'une femme, si l'on veut bien l'écouter.

EGISTHE : Alors ces gens-là déchaîneraient sur moi leur sottise ! Ils provoqueraient le sort en lançant de tels propos ! et ils manqueraient de mesure au point d'insulter leur maître !

LE CORYPHEE : Ce n'est pas le fait des Argiens de flatter un méchant homme.

EGISTHE : Va, je saurai te rattraper les jours à venir.

LE CORYPHEE : Non pas, si un dieu dirige ici les pas d'Oreste.

EGISTHE : Les proscrits, je le sais bien, se repaissent d'espérances.

LE CORYPHEE : Poursuis, engraisse-toi aux dépens de la justice que tu souilles, puisque tu en as le pouvoir.

EGISTHE : Tu me payeras cher, sois-en sûr, la rançon de ta folie.

LE CORYPHEE : Vante-toi hardiment, comme un coq près de sa poule.

CLYTEMNESTRE : Ne t'inquiète pas de ces vains aboiements. Toi et moi, maîtres de cette maison, nous y mettrons bon ordre.